

Filo Loco un anticonformiste? Avant tout un bouquiniste et éditeur passionné!

Oubliez l'image d'Épinal du bouquiniste des quais de Seine qui vous attend devant son capharnaüm. Oubliez aussi les vieux ouvrages empilés ou rangés dans de vieilles boîtes en bois de couleur verte. Avec Filo Loco, vous trouverez plutôt un éditeur bouquiniste hors-norme adepte de liberté mais aussi et surtout de moto. À son emplacement, au 27, quai de Tournelle, vous trouverez du polar, de la littérature érotique et un grand nombre d'ouvrages publiés avec sa propre maison d'édition : Serious Publishing. Il en connaît un rayon sur la culture populaire et le cinéma bis des années cinquante à aujourd'hui. Toutefois, il subit aussi les difficultés financières de ses deux métiers. Il nous raconte sans concession ses choix de vie et ses engagements.

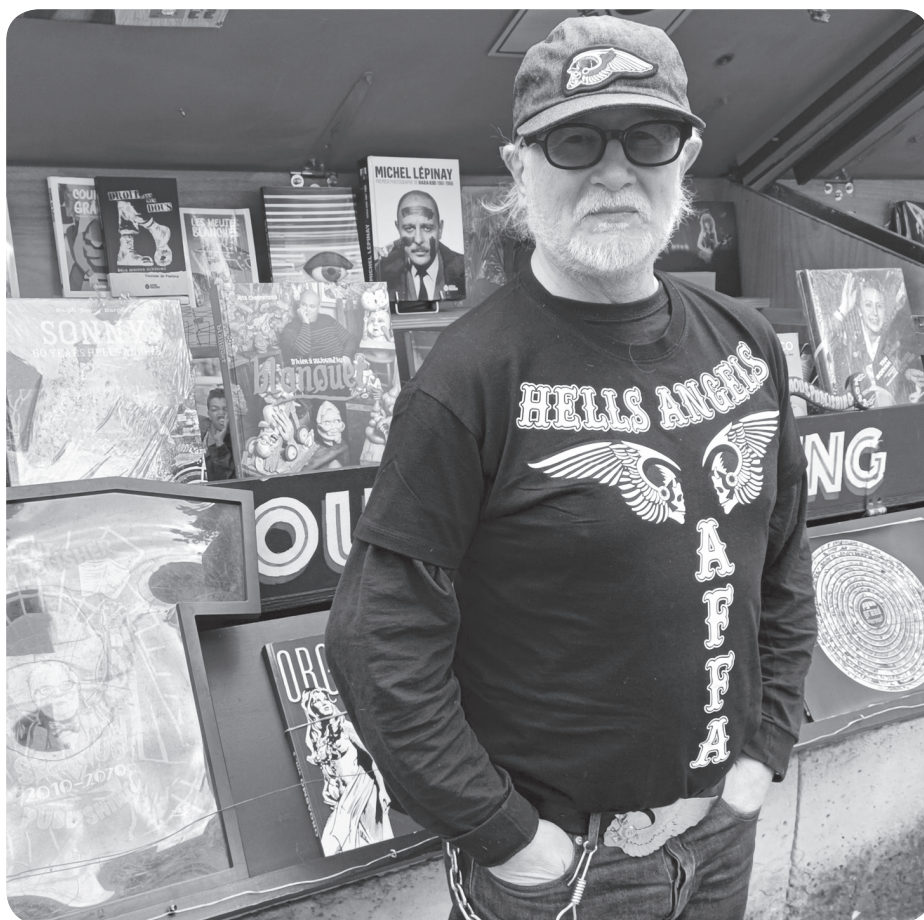


L'Éponge : Comment en êtes-vous venu à devenir bouquiniste sur les quais de la Seine et depuis combien d'années exercez-vous cette profession ?

Filo Loco : Quand j'avais une dizaine d'années, j'y allais avec mon père et j'ai continué à les fréquenter avec l'âge car je collectionnais pas mal d'ouvrages. J'étais un bon client et j'aimais traîner sur les quais. Plus tard, je me suis renseigné sur comment obtenir un emplacement. J'ai approfondi le sujet et j'ai déposé un dossier mais il a fallu patienter cinq ans pour obtenir l'emplacement. Régulièrement, il y a des commissions qui se réunissent avec des bouquinistes, des représentants de la mairie et des professionnels de l'édition. Si le dossier est accepté, il faut attendre qu'il y ait une attribution et cela peut durer longtemps car il n'y a pas beaucoup de turnover. Étant donné qu'il n'y a pas de bail, donc pas de location et que c'est gratuit, les bouquinistes ont tendance à garder leurs boîtes vertes jusqu'à la fin de leurs jours. Parfois, certains décèdent et nous n'en savons rien. Pour ma part, je suis bouquiniste depuis huit ans.

D'où proviennent les ouvrages d'occasion que vous vendez ?

J'en trouve dans des vide-greniers, des brocantes et des Emmaüs. Je m'y arrête et je regarde ce qu'il y a. Parfois, des personnes m'en proposent devant mes boîtes ou m'en donnent pour s'en débarrasser.



Filo loco devant ses boîtes sur les quais de la Seine au 27, quai de la Tournelle à Paris. © Tous droits réservés — L'Éponge.

Comment a évolué votre métier en huit ans ?

Je n'ai pas beaucoup de recul car huit ans d'activité c'est peu mais je vois plutôt l'évolution par rapport à l'édition : la vente de bouquins est en baisse. Moi, quand j'ai démarré le métier, les bouquins que je publiais étaient tirés à mille exemplaires. Aujourd'hui, c'est cinq cents voire huit cents par ouvrage et cela devient difficile de les vendre. En tant que bouquiniste, on ressent la même chose. Depuis qu'il y a Internet, c'est surtout les anciens qui peuvent en parler, la vente s'est complètement écroulée. Mes confrères n'ont que cette activité pour vivre et ce n'est pas évident pour eux. Il y en a qui ont dû fermer pour trouver un autre emploi. À une époque, les gars vivaient très bien. Les anciens gagnaient entre huit milles et dix milles francs (entre mille neuf cents et deux mille trois cents euros au milieu des années quatre-vingt-dix, ndlr), ce qui était énorme à l'époque. Aujourd'hui, quand tu encaisses vingt ou trente euros dans la journée, tu peux t'estimer heureux. C'est de cet ordre-là. Ce sont des bouquins à deux ou trois balles que tu vends et il

faut dix clients par jour pour amasser cette somme. Des journées à zéro, ce n'est pas non plus impossible. C'est régulier. Mon activité principale, c'est l'édition alors sur les quatre boîtes, il y en a une consacrée aux bouquins que je publie. Il y a des personnes qui viennent me voir que pour cela. Elles ne seraient jamais venues s'il n'y avait pas eu les souscriptions sur Internet ainsi que des signatures que j'organise avec les auteurs. C'est une bonne vitrine.

Posséder votre propre librairie, cela ne vous aurait pas tenté ou convenu, ce n'était pas un objectif ?

J'avais un oncle libraire mais il a perdu beaucoup d'argent dans son affaire et puis ce n'est pas mon truc d'être commerçant. J'aime bouger. En tant que bouquiniste, je suis un peu commerçant mais le travail diffère et ce n'est pas une librairie. Il y a l'ambiance des quais et des bouquinistes qui représentent quelque chose. Cette profession existe depuis trois cent cinquante ans et le passé historique de l'activité m'intéresse. Être dehors, voir du monde, ◆ ◆ ◆



L'univers de la culture populaire et anticonformisme dans les boîtes vertes du bouquiniste Filo Loco. | © Tous droits réservés — L'Éponge.

c'est une ambiance alors que dans une librairie, tu fermes la porte et tu te retrouves enfermé à l'intérieur. De plus, j'ai mon activité d'éditeur alors je ne peux pas tenir une librairie et publier des ouvrages. Mes boîtes, je les ouvre qu'une fois par semaine, le reste du temps je suis à mon bureau à bosser sur mes bouquins. Alors être libraire, non ce n'était pas envisageable pour moi. Depuis peu, mon emplacement est ouvert un peu plus souvent car j'ai filé une des quatre boîtes à un pote éditeur qui pratique la sérigraphie et l'impression d'art. Lorsqu'il ouvre pour lui, il en fait de même pour moi. Donc en général, c'est ouvert aussi le week-end, mais moi, vous ne m'y retrouvez que le jeudi après-midi.

Pour vous être bouquiniste, c'est une manière d'être libre et de cultiver votre différence ?

Ma différence, c'est certain ; ma liberté, c'est sûr ! N'ayant pas de bail ou de contrat, on est complètement libre au niveau administratif mais aussi de ses horaires et de ses jours d'ouverture. Les bouquinistes, c'est vraiment une petite famille. Il y en a environ deux cent cinquante mais je ne connais pas tout le monde sauf ceux qui sont sur mon bout de quai jusqu'à Saint Michel avec qui je prends le café.

En 2023, la ville et la préfecture de Paris annonçaient que dans le cadre de la cérémonie des JO de Paris prévue en juillet 2024, pour des raisons de sécurité, elles voulaient déplacer les boîtes vertes des bouquinistes vers un autre lieu. L'affaire se termine bien puisque vous n'allez pas déménager. Toutefois, comment avez-vous vécu personnellement ce bras

de fer avec les autorités et avec le recul, qu'avez-vous pensé de toute cette affaire médiatisée ?

J'ai été vite impliqué dans cette affaire car mon stand est atypique et pas mal de journalistes viennent me voir régulièrement. Comme ils me connaissent, j'ai été vite sol-

“(...) Les boîtes qui partiraient ne reviendraient jamais. C'était complètement fou, cette idée de vouloir vider cinq cents boîtes des quais”

licité pour parler de la situation. La sécurité des Jeux Olympiques était un prétexte pour se débarrasser du plus grand nombre de boîtes vertes et de ne plus les remettre à leur place. La réalité c'est que depuis des années, bien avant les JO, la mairie de Paris cherche à débarrasser les quais d'une bonne partie des bouquinistes pour rentabiliser l'espace. Nous, on ne paye rien et on occupe l'espace mais ça fait partie de l'image de Paris mais cela ne leur rapporte pas une thune. Elle mettrait des stands qui payeraient un loyer comme des vendeurs de crêpes, de glaces

ou de cartes postales ça changerait complètement le truc. Évidemment, je n'ai pas de preuves de ce que j'avance mais en parlant avec les collègues, je me suis aperçu que c'était aussi ce que tout le monde pensait : les boîtes qui partiraient ne reviendraient jamais. C'était complètement fou, cette idée de vouloir vider cinq cents boîtes des quais. Ils ont fait des tests pour déplacer une boîte. Ils sont venus avec un camion-grue et quatre personnes avec des gants blancs pour porter une boîte : c'était complètement bidon ! Il aurait fallu des mois pour tout déplacer sachant que certaines boîtes n'avaient pas bougé depuis quatre-vingts ans.

À votre avis pourquoi le projet n'a pas abouti ?

Selon moi, c'est pour des raisons politiques. Rachida Dati déteste Anne Hidalgo. Elle est arrivée au poste de ministre de la Culture et elle a proclamé : « Avec moi, les boîtes ne bougeront jamais ». Emmanuel Macron déteste aussi Anne Hidalgo. Ils se sont mis d'accord pour la contrer sur ce projet-là. Donc tant mieux pour nous, mais ce n'est pas par amour des bouquinistes. Nous n'avons pas eu notre mot à dire dans cette histoire. C'était la préfecture de police qui avait lancé le projet. Anne Hidalgo disait oui en disant en même temps un peu non pour ne pas trop se mouiller. Au final, c'était un règlement de compte.

Si cette crise a permis de mettre en lumière le métier des bouquinistes et d'avoir le soutien populaire, il n'en demeure pas moins que votre secteur d'activité périclité depuis quelques années. À votre avis, quels en sont les raisons ?

Les gens lisent moins. Moi, j'ai grandi avec

un bouquin entre les mains. Mes filles, c'est avec leur téléphone et leur tablette. Même s'il y a encore des gens qui lisent sur écran, c'est en train de basculer : l'achat de papier, c'est pratiquement terminé ! Et puis l'ouvrage que tu mettais peut-être des mois ou des années à chercher sur les quais tu le trouves rapidement derrière ton ordinateur. Avec les sites d'enchères et de ventes, tu n'as plus à te déplacer.

Chaque bouquiniste propose à la vente les genres littéraires qu'il affectionne. Quels sont les vôtres ?

Les miens, c'est le reflet de ce que j'édite : les polars, la littérature sexy, tout ce genre de littérature qu'on appelle la culture populaire.

Justement, quelle définition donneriez-vous à la culture populaire ?

C'est la culture qui parle à tout le monde, pas simplement à une élite. On a tous grandi avec des références. Bien sûr, ça marche par génération. On a tous quel que soit le milieu dont on est issu, les mêmes références, les mêmes brassages. Pour moi, c'est un peu tout ça. C'est ce que j'essaie de faire ressortir avec ma ligne éditoriale de Serious. J'ai appelé Serious Publishing ma maison d'édition justement parce que je parle sérieusement de sujets qui ne sont pas forcément pris au sérieux.

Serious Publishing est une maison d'édition indépendante que vous avez fondée. Pourquoi sous la forme d'une association et non pas une entreprise ?

J'ai démarré en SARL pendant quelques années puis j'ai fermé la structure. Je commençais à payer l'URSSAF et des taxes et c'était démesuré par rapport à mon volume et à mon fonctionnement. Je bossais tout seul. Donc, j'ai fermé proprement la société. Et j'ai basculé en association parce que c'est beaucoup plus léger en termes de gestion et cela me convient mieux. C'est moins contraignant.

Combien d'ouvrages publiez-vous par an ?

J'essaie d'en publier trois ou quatre. C'est beaucoup de travail parce que je suis tout seul à gérer même si je ne fais pas la maquette du livre. Ce sont souvent des sujets de fond, donc des années de recherches. Par exemple pour l'ouvrage *Le Blanquet*, entre le moment où le projet a démarré et le moment où on a eu le bouquin entre les mains, c'est pratiquement sept ans de travail. Dix ans pour le *Dictionnaire des films français pornographiques et érotiques*.

Est-ce que les ouvrages sont vendus en librairie ou seulement sur les quais ?

Ils sont en vente partout en tout cas dans les musées et les librairies puisque ce sont des ouvrages assez pointus avec des photos et des thématiques précises. Ils sont vendus à la Cinémathèque française. Là, par exemple, *Le Blanquet* vient de rentrer au Jeu de Paume. J'ai aussi un distributeur car si je n'en avais pas pour me placer, ça serait plus dur. Je travaille tout seul et je n'ai pas de voiture. Je ne suis pas équipé pour distribuer des livres. Avec lui, cela me permet

“Les gens lisent moins. Moi, j'ai grandi avec un bouquin entre les mains. Mes filles, c'est avec leur téléphone et leur tablette.”

d'être présent dans une librairie à Toulouse ou à Strasbourg. À Paris, je distribue moi-même avec mon scooter et je suis très actif sur des stands. Je me déplace beaucoup. En revanche, je refuse de bosser avec Amazon. Je ne suis pas référencé sur leur site. Il y a plein de gens qui me demandent : « On ne voit pas ton livre sur Amazon ? » Je dis : « Oui, c'est un choix personnel ! »

Vous avez publié un dictionnaire porno, vous pouvez nous en dire quelques mots ?

C'est le premier ouvrage que nous avons sorti à Serious Publishing. Pour la petite histoire, j'avais publié une revue intitulée *CULTures* au début des années deux mille. Cela m'avait permis de rencontrer des auteurs et des artistes. En 2005, j'avais sympathisé avec un gars qui s'appelait Christophe Birk, spécialiste de l'Underground et du bis, même s'il a des chroniques sur *France Culture*, comme quoi les deux ne sont pas incompatibles. Christophe avait ce projet de dictionnaire du porno français pour répertorier les films en 16 et 35 mm, c'est-à-dire avant l'arrivée de la VHS, ils étaient distribués pour les salles de cinéma.

C'était un gros projet. Nous l'avons présenté à toutes les éditions de Paris. Bien sûr, personne n'en voulait. Donc nous avons monté Serious pour publier le Dico. À sa sortie, il a eu du succès et nous nous sommes aperçus qu'il y avait des articles dans *Le Figaro*, *Libé*, *Le Monde* et *Le Point*. Christophe a depuis arrêté l'aventure, parce qu'il préférerait bosser tout seul et moi j'ai continué Serious. C'est grâce à ce bouquin que j'ai vraiment pu démarrer l'activité d'éditeur alors qu'au départ, cela ne devait être qu'un *one shot*, rien de plus.

Les lecteurs ne peuvent commander vos ouvrages que sur Internet via les souscriptions. Étonnante procédure de la part d'un bouquiniste ?

J'utilise une plateforme de financement participative sur Internet. C'est pratique et les souscripteurs font partie de ma maison d'édition car c'est une association. Donc, à ce titre-là, ils ont des avantages. En tant que bouquiniste, il y a peu de personnes qui viennent nous voir sur les quais. Sur les réseaux sociaux. J'ai environ deux mille cinq cents personnes qui suivent mon profil. Si je veux sortir des livres, ce n'est pas en étant bouquiniste que je vais pouvoir le faire. J'ai besoin de communiquer. Alors, je suis très présent sur les réseaux. Je n'ai pas trop le choix. Sans Internet, je ne pourrais pas faire ce métier.

Dans notre société de surconsommation et dans laquelle les individus sont braqués sur les écrans à la recherche d'un monde virtuel, ne vous sentez-vous pas un peu seul avec vos livres et cette contre-culture que vous partagez ? Y a-t-il encore des adeptes intergénérationnels ?

Quand je vois la moyenne de vente d'un livre en France, c'est cent cinquante exemplaires. Là, j'ai sorti la biographie d'un skinhead parisien. En quinze jours, j'en ai vendu cinq cents exemplaires. J'ai dû en rééditer trois cents de plus il y a peut-être trois semaines et je n'en ai déjà plus. Donc, le bouquin, je l'aurais vendu à huit cents exemplaires en à peine un mois. Honnêtement, il y a peu de bouquins qui partent comme ça. Pour le coup, ce sont des personnes qui ont connu la génération skin des années quatre-vingt qui se sont plongées dans le bouquin. Après, j'ai d'autres sujets d'ouvrages qui fédèrent davantage de lecteurs avec des tranches d'âges différentes. Ce n'est cependant pas exponentiel, il n'y en a pas non plus des milliers à chaque fois. Mais par rapport aux bouquins de niche que je publie, j'ai une poignée de lecteurs qui me suivent et qui sont souvent les mêmes. ❖ ❖ ❖

La contre-culture, peut-elle encore survivre dans une société de plus en plus uniformisée où, finalement, tout le monde suit la majorité ?

Oui car sur Internet, il y a du bien et du mal. Ça permet en cherchant un peu, en fouillant un peu, de découvrir plein de trucs et des personnes qui ont des façons de vivre ou des intérêts vraiment à part ou *underground*. Quand il n'y avait pas Internet, on les découvrait autrement en fréquentant des salles de concert, des tribus. Dans les années quatre-vingt, dans Paris, tu avais des concerts tous les soirs, tu avais des endroits où tu voyais tes potes un peu partout. Aujourd'hui, ce n'est plus du tout la même chose, le mode de vie a changé. Toutefois, il y a quand même certains lieux qui restent encore des points de rencontre comme le Kilowatt à Vitry-sur-Seine ou la Cinémathèque à Paris. Certaines soirées de la cinémathèque, je les considère comme des rassemblements proches de ce qu'on pouvait avoir dans les années quatre-vingt avec des gens qui ont les mêmes centres d'intérêt et les mêmes looks.

Mais la cinémathèque est une structure institutionnelle. N'avez-vous pas l'impression que l'*Underground* est récupéré par une élite ?

C'est un peu récupéré, je suis d'accord. Quand je vois que *Le Monde* ou des journaux du même gabarit, auxquels je ne pensais pas du tout, chroniquent mes bouquins ce n'est pas de mon fait. C'est vrai que c'est surprenant tout cet aspect un peu *Underground*, on va dire, récupéré par des lieux plus institutionnels. Mais les soirées bis à la cinémathèque cela existe depuis plus de 25 ans et, c'est très bien car dans ces soirées de cinéma bis, tu ne retrouves pas la clientèle habituelle. C'est vraiment des gens qui se retrouvent pour la même passion. La cinémathèque est très active pour faire reconnaître ce genre dans lequel tu retrouves les westerns, les *péplums*, la SF à deux balles, enfin, tous les trucs qui ne sont pas considérés comme *mainstream* et donc pas sérieux. Aujourd'hui, ces films sont peut-être considérés comme des nanars, des trucs sans intérêt, mais peut-être avec le recul, dans dix ou quinze ans, ils seront considérés comme des classiques du bis, c'est-à-dire du cinéma un peu *underground*.

Existe-t-il une littérature *underground* ?

Ouais, bien sûr par exemple Jean Ray, l'auteur d'Harry Dixon. Aujourd'hui, c'est devenu un classique mais avant ce n'était pas le cas avec ses contes fantastiques. Il y a aussi

la science-fiction, le fantastique et le polar même si ce dernier est davantage diffusé ou reconnu par les critiques.

L'*underground* et la pop culture sont des univers qui vous parlent mais n'y a-t-il pas un décalage avec la société dans laquelle nous vivons ?

Personnellement, je me sens en marge par mes choix de vie et par mes engagements. C'est peut-être un peu prétentieux de dire ça, mais oui, je me sens en marge. Mais je me suis organisé pour vivre de cette façon-là. Il y a tout de même beaucoup de contraintes. Sans parler forcément de ma vie privée, il y a mon activité dans mon club de moto. Sans oublier le fait de publier des bouquins qui sont quand même des niches. Voilà, toute ma vie ! Elle est construite ainsi.

“C'est peut-être un peu prétentieux de dire ça, mais oui, je me sens en marge. Mais je me suis organisé pour vivre de cette façon-là.”

En effet, vous êtes aussi un passionné de moto, vous avez un style proche des Bikers qui d'ailleurs se considèrent comme des hommes libres et sans attaches. Vous sentez-vous proche de cette philosophie de vie ?

Oui, demain, je pars dans le Sud à moto. Je vais faire mille kilomètres. En juin, je pars en Bulgarie. Moi, je suis tout le temps en deux roues car je n'ai pas de permis voiture. Je roule en scooter pour travailler car je transporte des cartons mais sinon, je suis tout le temps à moto, d'une façon ou d'une autre.

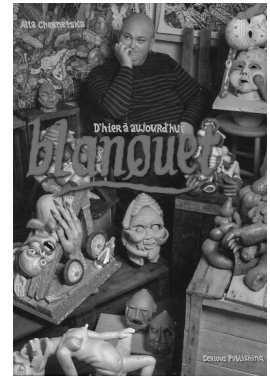
Pourquoi vous appelle-t-on Filo loco ?

On m'appelle Filo depuis que je suis tout petit. Il y a quelques années, avant de monter ma boîte d'édition, j'avais créé une société qui vendait des chocolats mexicains

illustrés par des scènes de tout l'univers du catch autrement appelé *lucha libre*. Avec mes associés de l'époque, il fallait qu'on se trouve des surnoms mexicains car on n'apparaissait que masqués. Aussi, j'ai rajouté Loco à Filo et c'est resté depuis. ❖

**Propos recueillis par
A. Gauthier et J-MLéglise**

Ouvrages à découvrir...



Blanquet d'hier à aujourd'hui

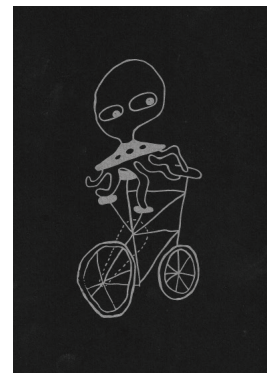
Éditeur : Serious Publishing

Auteur : Alla Chernetska

Format : 24,50 x 33 cm

Nombre de pages : 335

ISBN : 9782363200372



Black Label Bike Club New York

Éditeur : Serious Publishing

Auteur : Julie Glassberg

Format : 24 x 33 cm

Nombre de pages : 166

ISBN : 9782363200399

Contact

La Parisienne du Papelart

27, quai de la Tournelle
75005 Paris

du jeudi au dimanche,
de 14 h 00 à 19 h 00

www.serious-publishing.fr